

Pensées pressantes d'une quadra

Impossible d'opérer un demi-tour. Revenir dans ce bar m'obligerait à reconnaître ma faiblesse et mes contradictions. Pourtant, c'est aux trois bières bues dans la mollesse d'un fauteuil club que je dois l'urgence de l'instant présent.

Je passe en revue toutes les techniques pour maîtriser cet irrépressible besoin — on dit toujours avoir envie d'uriner, comme si notre volonté avait à voir avec ce mécanisme d'élimination qui arrive sans prévenir. J'aspire l'air à grandes goulées pour ralentir la panique qui crispe mon corps. Je chasse cette obsession à coups de listes de courses. Je gaine mes abdominaux, mes sphincters, mon périnée et n'importe quel autre muscle inconnu situé dans la zone médiane de mon anatomie pour faire refluer la pression insolente de ma vessie.

Derrière le kiosque à journaux, je lève les yeux pour vérifier l'absence de caméra de surveillance. Il ne manquerait plus que je sois la risée d'une brigade de police débarquant pour dégonfler mon portefeuille d'une amende honteuse.

Je sens mon corps prêt à s'affaler, les digues sur le point de rompre, tandis que je remonte ma jupe. Un grognement me fige, me tendant à nouveau comme un arc. À trois mètres de moi, un monticule obscur s'exprime dans un raclement de gorge. Sous un amas de couvertures, un homme allongé se tourne, offrant son visage barbu à la lumière d'un réverbère. Je m'écarte en manquant de tomber et m'éloigne en courant. En trotinant plutôt, si je considère l'effet conjugué d'une vessie pleine, d'une jupe serrée et de talons hauts de dix centimètres.

Je me fige au bord du boulevard. Le petit bonhomme rouge du sémaphore me nargue. J'analyse les distances, les obstacles et les opportunités. Le bar se situe à dix minutes, mon appartement autant. Là-bas, un fast-food est sur le point de fermer. Difficile de se précipiter incognito jusqu'aux toilettes, interdites à toute personne ignorant le code d'accès.

Sur la place, derrière le petit bonhomme désormais vert, une cabine au bouton émeraude attire mon attention. Je m'élançe vers la sanisette, prête à défoncer la porte si elle résiste. J'appuie, la paroi glisse. Je me faufile pour tapoter nerveusement sur le poussoir commandant la fermeture. La perspective imminente de la délivrance provoque un léger relâchement que je corrige pour empêcher les premières gouttes de s'échapper. Dans d'autres circonstances, je me serais placée en squat — une admirable position de sportive qui vous laisse suspendue à la seule force de vos cuisses — pour éviter tout contact avec la lunette. L'exercice s'avère périlleux tant l'inclinaison infligée à mes pieds par les escarpins modifie mon centre de

gravité, que je ne saurais rectifier dans une telle instabilité émotionnelle. Je dépose mon postérieur pour concéder à mes muscles un repos bien mérité et libérer toutes les tensions dans un flot qui m'arrache un soupir bruyant.

La cabine spacieuse est recouverte de petits carreaux de céramique bleue qui scintillent encore de l'eau abondamment aspergée après chaque visiteur. Il flotte un parfum de fleurs synthétique et la lumière tamisée donnerait presque au lieu un air de hammam.

Mon smartphone émet une vibration. Je découvre le message de *Roi Arthur*. « Très agréable rencontre. J'espère que nous prolongerons la prochaine soirée. »

Mes pouces entrent en action. « Moi aussi ! », « Moi au », « Moi », « M ». Je me ravise. Je dois trouver mieux. Pas trop long. Lui laisser la perspective d'un nouveau rencard sans pour autant brûler les étapes.

« Certaine qu'on fera plus ample connaissance ». « Certaine qu'on ». Pfff. Après deux heures à siroter des bières, j'en sais déjà assez sur lui.

« Rendez-vous dans dix minutes pour ». « Rendez ». Quelle conne ! Ce type m'a fait bouillir. J'aurais voulu le suivre à son appartement, lui sauter dessus, lui arracher ses vêtements, manger son sourire, sentir ses mains accrochées à mes hanches, m'abandonner jusqu'au signal sonore...

Quel signal sonore ? Je regarde autour de moi en cherchant d'où venaient les bips. À droite de la porte, un voyant rouge clignote. Je me rhabille à la hâte, l'esprit libéré de l'oppressante panique qui m'a conduite ici, mais perturbée par les pensées érotiques qui se sont immiscées dans un endroit aussi incongru. Je m'apprête à retourner au monde, parée de la plus grande dignité. La commande ne répond pas. Je déchiffre le texte qui apparaît dès que le voyant s'éclaire : « Hors service ». J'enfonçe tous les boutons à ma portée, insistant sur celui de l'assistance. Un tel truc bourré de technologie doit bien être relié à un centre de secours, en France, en Irlande, au Maroc ou même aux Philippines.

J'identifie au loin un groupe de jeunes qui chantent à tue-tête et rient à gorge déployée. L'alcool qui circule dans leurs veines les rend imprévisibles. Si je me manifeste, ils pourraient prendre ma cabine pour une immense boule à neige et la faire rouler sur la place pour la plonger dans la fontaine. Déjà, je perçois leurs mélodies avinées s'éloigner avec mon inquiétude.

Rassise, je me mets à compter les petits carreaux en partant du coin gauche au-dessus de la porte. Ce type de rituel insignifiant a toujours calmé mes angoisses. Cela produit plus d'effet

sur moi que toutes les techniques de relaxation. À cet instant, le nettoyage automatique de la cabine pourrait se déclencher. Prostrée sur la lunette avec mon sac sur les genoux, je continuerais à suivre des yeux les carrés de faïence arrosés du mélange d'eau et de détergent. Et peu importe que ma jupe s'imbibe du liquide froid dispersé par les jets de la cuvette, que mes cheveux dégoulinent sur mes épaules, ou que mes chaussures fassent naufrage.

Mon cerveau n'est pas encore assez étanche. Une pensée s'insinue : mes enfants ! Je dois prévenir la baby-sitter. Sur l'écran de mon smartphone, une icône signale un nouveau message de *Roi Arthur*. Pas le temps pour des rêveries obscènes. Un appel suffirait à me délivrer. Je pourrais tout expliquer à cette étudiante qui imagine sans doute que je m'envoie en l'air avec le premier venu, au mépris de mes devoirs de mère de famille. Comment pourrait-elle me venir en aide ? Laisser mes garçons endormis dans l'appartement et se risquer dans les rues en pleine nuit ? Appeler les pompiers ? Pire, téléphoner à mon ex-mari ! Quand une situation lui échappe, une femme divorcée dispose-t-elle comme seul recours de se tourner vers l'homme qu'elle a quitté ?

La dernière chose que je souhaite c'est prévenir Mathieu. Je suis certaine qu'il rappellerait ventre à terre pour me libérer de cette « boîte à caca », comme dit mon fils aîné. Comment alors lui avouer — comme si je me sentais coupable de naturelles inclinations féminines — que j'avais rendez-vous avec un inconnu rencontré sur une application ? Tout ça pour terminer la nuit dans une cabine de toilettes publiques à compter des carreaux et à gamberger sur mon existence de mère de famille quadragénaire en jachère. Comment pourrais-je infliger cette humiliation au père de mes enfants, accouru après avoir enfilé un jogging par-dessus son pyjama pour venir me tirer de là ?

Je relève la tête en entendant un bruit insistant à l'extérieur. Quelqu'un tente d'ouvrir la sanisette. On appuie sur la commande, on essaie de faire coulisser la porte. Je m'avance sur la pointe des pieds, en silence. Tous les voyants se mettent à clignoter puis le vert s'illumine. La paroi bouge. Je suis prête à sortir, retenant ma précipitation pour ne pas effrayer celui ou celle qui veut ma place. Lorsque l'air frais s'engouffre, je reste figée. *Roi Arthur* se tient devant moi. Je tends le bras, l'empoigne par le col et exécute quelques pas à reculons avant que la porte ne se referme. Je vais devoir mentir à la baby-sitter.

Pierre AVRIAL